Chambre de Commerce d'Alger.

EXTRAIT DU

RAPPORT

DE M. FLÉCHEY,

DÉLÉGUÉ DE LA CHAMBRE DE COMMERCE D'ALGER,

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LONDRES.



Alger, le 15 Octobre 1851.

RAPPORT

DE M. FLÉCHEY,

DÉLÉGUÉ DE LA CHAMBRE DE COMMERCE D'ALGER.

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES.

A Monsieur le Président et Messieurs les Membres de la Chambre de Commerce d'Alger.

Messieurs,

Honoré de votre confiance en qualité de votre délégué à l'exposition universelle de Londres, je ne puis me défendre, je vous l'avoue, d'un certain embarras, au moment de vous rendre compte de ma mission. En effet, tant de plumes éloquentes se sont exercées sur le sujet que je vais traiter, et vous ont peint avec de si riches couleurs cette mémorable exposition du monde, que je crains de vous paraître bien pâle en face de relations si intéressantes. Aussi me refugiant bien vite dans le rôle que vous m'avez tracé, et dont je m'écarterai le moins possible, j'entre de suite en matière.

Si j'ai bien compris la mission que vous m'avez confiée à l'exposition de Londres, mon rôle, tout d'étude et d'observation, n'excluait aucun des moyens de faire connaître les besoins et les ressources de notre chère Colonie, d'appeler enfin l'attention sur elle, et surtout les capitaux propres à la féconder. Tel a été mon but et ma pensée constante, pendant les trente-deux jours de mon séjour à Londres.

Je commence tout d'abord par notre Exposition Algérienne à laquelle se rattachent tant d'intérêts présents et à venir.

Notre Exposition aurait pu, sans doute, être mieux placée dans cet immense palais de l'industrie; et pourtant, il est juste de dire que sa position à l'entrée même de la porte de France, lui a fait bien des envieux parmi les exposants. Mais grâce à l'intelligence et au goût qu'a su déployer M. Bouvy, délégué par M. le ministre de la guerre, dans l'étagement et la disposition de nos produits, nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir eu un aussi habile introducteur, pour nous présenter au milieu de cette splendide réunion.

Nous n'avons donc rien à regretter, Messieurs, le monde entier nous connaît maintenant, et a pu apprécier la valeur des produits de notre sol. Dire que notre exposition ait attiré la foule des spectateurs serait inexact; non, elle était trop modeste pour produire une telle sensation ; mais pleine de faits visibles et palpables, elle a su attirer une autre foule; car il y a foule aussi en ce moment à Londres de savants et d'observateurs, qui ont su percer son voile, et découvrir les nouvelles sources de richesses qu'elle promet à l'industrie.

Oui, bien des yeux rivaux fixés sur nos minerais, nos soies, nos cotons, nos tabacs, nos liéges, nos cochenilles , etc., et les questions dont ces produits ont été l'objet, m'ont souvent révélé les pensées diverses qu'ils faisaient naître, et l'espoir des uns, et la préoccupation des autres, à l'inspection de ces nouveaux spécimens de notre industrie naissante. Malheureusement à quelques-unes de ces questions à brûle-pourpoint si familières à ces hommes positifs, sur les milliers de tonnes ou de balles que nous sommes en mesure de fournir, que n'ai-je pu répondre d'une manière aussi affirmative que satifaisante! Hâtons-nous donc d'exploiter nos mines, nos bois et nos champs, de planter et de produire, les marchés européens nous sont ouverts et nous attendent.

Maintenant, Messieurs, je ne puis pas tarder plus longtemps à vous faire connaître avec quel dévouement et quel zèle intelligent M. Bouvy, chargé de notre exposition, est parvenu à fixer l'attention des capitalistes anglais sur l'Algérie, et particulièrement sur nos mines. Comme je lui dois à cet égard le plus grand intérêt de ma mission, je me plais à lui en rendre hommage.

En effet, informé de ses premières démarches, et adressé par lui à MM. Gatliff et Lachapelle ses suppléants à l'exposition, auxquels il avait su communiquer le feu qui l'anime en notre faveur, je me convainquis bientôt auprès de ces derniers de l'importance des négociations qu'ils avaient entamées. Aux premiers pourparlers avec quelques capitalistes, avait déjà succédé la résolution bien prise, de chercher à s'entendre avec le gouvernement français et nos concessionnaires de mines. Leur première base d'opération, consistait à obtenir la livraison d'une certaine quantité de tonnes de minerai, dont ils s'engageraient à verser la valeur, partie entre les mains des concessionnaires, partie dans une caisse publique à titre de garantie réciproque, pour s'y accumuler ainsi jusqu'à ce que cette réserve leur permît de créer en Algérie un établissemeet métallurgique pour le traitement de nos minerais.

Cette pensée était heureuse, sans doute, mais bien restreinte au point de vue de nos intérêts présents; et, cependant, elle ne doit pas surprendre de la part d'étrangers, car bien des doutes et des hésitations existaient encore dans leur esprit. Une chose, surtout, les préoccupait, c'était l'accueil qui leur serait fait par le Gouvernement et l'Administration locale. Je n'hésitai pas à combattre leurs craintes par l'entremise de MM. Gatliff et Lachapelle, en leur répondant de la manière la plus affirmative et la plus rassurante. Mais désirant, surtout, leur voir élargir leur cercle d'opérations, en les faisant entrer franchement avec nos concessionnaires dans l'exploitation de leurs mines, je leur persuadai qu'ils en seraient parfaitement accueillis, et les mis immédiatement en rapport avec quelques-uns d'entre eux. Des documents précieux ne tardèrent pas à m'arriver, et leur furent communiqués.

C'est ainsi que, rassurés sur la réception qui les attend parmi nous, comme par la certitude de pouvoir employer leurs capitaux dans des entreprises toutes faites, j'eus bientôt la satisfaction d'apprendre qu'une société, pouvant disposer d'un capital d'un million pour commencer, venait de se former et qu'une commission de quatre personnes, parmi lesquelles figuraient M. Gatliff, un ingénieur chef d'établissement métallurgique et un maître mineur, avait été désignée pour venir visiter l'Algérie vers la fin de septembre. Je m'empressai de

vous en informer par ma lettre du 21 juillet. En même temps, des relations entamées avec une de nos premières exploitations minières prenaient plus de consistance, et permettent même, plus que jamais, en ce moment, une solution favorable par l'arrivée toute récente à Londres d'un de ses principaux intéressés.

Ces heureuses dispositions, Messieurs, ne doivent pas vous surprendre ; depuis l'achèvement de ses chemins de fer, l'Angleterre regorge de capitaux, et leurs détenteurs en recherchent avidement l'emploi, dussent-ils les porter au bout du monde. Encouragé donc par vos instructions, je n'ai pas craint de les appeler sur nos contrées.

Ils aiment les grands travaux ; je leur ai parlé non-seulement de nos richesses métallurgiques, mais de nos grands travaux d'utilité coloniale, tel, entre autres, que celui du dessèchement des marais de la Macta, qui transformeait 20,000 hectares actuellement stériles en terres qui deviendraient les plus riches de la Colonie, et donneraient la vie et la fortune aux pauvres villages qui les environnent. Ce projet, que je leur ai présenté comme étudié déjà par le génie militaire et les ponts-et-chaussées, et qui a donné lieu dernièrement à un article remarquable de M. Warnier, a déjà fixé leur attention et doit être étudié par leur commission.

Ils ne redoutent pas les entreprises de longue haleine, parmi nous si difficiles ; je leur ai parlé de nos forêts de chênes liéges, dont l'exploitation, si coûteuse et si lente, a découragé ou éloigné tant de concessionnaires. Mes ouvertures, à cet égard, ne pouvaient arriver plus à propos ; en effet, depuis dix ans, par suite de la suppression d'un droit sur les liquides en bouteilles, la consommation du liége a plus que doublé en Angleterre. Or, maintenant, à défaut de la France qui le lui a longtemps fourni, mais où la production diminue chaque année, elle le tire principalement d'Espagne, mais à des prix fort élevés, en raison de l'éloignement des forêts des côtes de l'Océan. Vous concevez donc leur disposition naturelle à se lier avec nous pour une denrée si précieuse, qui tend de jour en jour à devenir plus rare en Europe, et dont l'arrimage, partout ailleurs coûteux et difficile par sa grande légèreté, se lierait si bien avec le transport de nos minerais. Aussi ne serez-vous pas surpris d'apprendre que des relations sont établies en ce moment, par mes soins, avec une maison de Londres pour l'exploitation de 2,000 hectares de bois de liége (1).

Ces diverses négociations, Messieurs, m'ont nécessairement demandé du temps, et vous expliqueront la prolongation de mon séjour à Londres, et d'une dizaine de jours de plus à Paris, où je n'ai pu me refuser aux démarches que ma correspondance réclamait, dans l'intérêt de l'œuvre que j'avais à suivre. Un autre motif encore me dominait. Vous savez combien sont méfiants les capitaux auxquels je faisais la cour, et combien ils estiment la persévérance en affaires. Abandonner donc de suite une œuvre à peine ébauchée, m'eût paru non seulement imprudent, mais peu digne de votre mandataire Vous ai-je bien compris, Messieurs? Je le pense et l'espère, car j'ai cru que je ne devais rien négliger pour inspirer la confiance que vous méritez à si juste titre, dont je me sentais fier d'être le reflet, et que je voulais justifier.

A cet égard encore, vous ne sauriez avoir été mieux secondé que vous ne l'avez été par M. le général Daumas, qui a chargé, de la part de M. le ministre de la guerre, M. Charles Dupin, d'assurer à MM. les capitalistes anglais qui lui ont été présentés à Londres par MM. Galliff et Lachapelle, qu'ils trouveraient dans le gouvernement et l'administration locale tout l'appui qu'ils pourraient désirer. . . . .

Minerais.

Les détails qui précèdent, et les projets dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir, ont dû vous donner suffisamment la mesure du prix qu'y attachent les premiers industriels du monde, pour avoir besoin de vous en parler davantage. Il est désormais reconnu que nos minerais de cuivre et de plomb sont d'une grande richesse.

---

(1) Cette commission est arrivée à Alger le 12 octobre.

Liéges.

J'en dirai autant de cette industrie dont vous connaissez toute l'importance, et qui ne tardera pas à devenir un des plus beaux revenus de l'Etat et de la Colonie, si des capitaux viennent promptement mettre en valeur les 15 à 20,000 hectares de cette essence que nous possédons en Algérie. Malheureusement, les échantillons déposés à Londres n'ayant été composés que de liéges vierges ou de liéges de reproduction trop jeunes, on n'a pu juger que difficilement de leur qualité ; mais comme cette qualité, du reste, est établie par des précédents incontestables, elle ne peut faire l'objet d'un doute. J'ajouterai ici qu'une récente invention, consistant à réduire le liége en copeaux, pour en former des matelas à l'usage des marins, et leur servir en même temps de moyen de sauvetage au besoin, est à la veille de donner un débouché de plus à cette industrie. Cette nouvelle ressource lui serait d'autant plus précieuse, qu'elle permettrait probablement d'employer à cet usage une grande partie du liége vierge impropre à la fabrication des bouchons.

Palmier nain. — Pâte à papier.

Ici l'intérêt et l'amour-propre d'auteur étaient trop en jeu pour que vous doutiez des recherches auxquelles je me suis livré pour trouver le meilleur mode de traitement et de réduction de cette plante en pâte à papier. Aussi, l'expérience en grand ne tardera-t-elle pas à vous fixer à cet égard ; mais un point essentiel est l'assurance que j'ai acquise auprès des premiers négociants en papeterie, que mes échantillons de pâtes et de papiers ont été appréciés en Angleterre, et que les premières surtout y trouveront un écoulement d'autant plus facile et avantageux, que les chiffons y sont plus rares. Au reste, le rapport du Jury de l'Exposition prouvera bientôt si je me suis abusé sur cette nouvelle industrie, à laquelle il n'a manqué jusqu'à ce jour que les moyens d'action.

Crin végétal.

Les échantillons de crin végétal fait, comme vous le savez, avec le palmier nain, ont également frappé les étrangers. J'ai même lieu de croire qu'une commande en a été faite à Londres au moment de mon départ.

Mais une nouvelle découverte qui occupe en ce moment tout le monde savant, est peut-être à la veille de mettre plus que jamais en relief cette plante si stérile jusqu'à ce jour. Un inventeur, M. le chevalier Claussen, vient de trouver le moyen de transformer les étoupes de chanvre et de lin en une matière qui tient le milieu entre le coton et la soie, et qui a une telle aptitude pour le feutrage, qu'elle se mélange parfaitement avec la laine. Sur l'inspection d'une de nos feuilles de palmier, cet inventeur, que j'ai vu, n'a pas hésité à le croire éminemment propre à l'application de son procédé ; attendons... le temps fera le reste.

En même temps, un autre inventeur, dont la découverte ne fait pas moins de sensation, venait de transformer la toile de coton la plus commune en la plus fine batiste, sans que le lavage pût y rien changer. J'ai vu et touché un mètre de ce tissu, dont la moitié était restée coton et l'autre devenue batiste, et ce, bien entendu, sans la moindre apparence de solution de continuité.

Un autre encore à su blanchir la laine et lui donner l'éclat, la douceur et le velouté de la soie. -- Où s'arrêtera donc le génie de l'homme?

Soies.

Décidément, il parait bien reconnu que nos soies, au filage près, quoique déjà d'une régularité remarquable, peuvent soutenir la concurrence avec nos plus belles soies du midi de la France. Les deux flottes de cette année que m'avait confiées M. Hardy, directeur de la Pépi-

nière centrale; ont particulièrement fixé l'attention, par leur éclat et leur nervure. Mais si on pouvait conserver un doute sur l'effet de nos soies mises en œuvre, il tomberait à l'instant même en face du magnifique spécimen de damas fabriqué à Lyon par les soins de M. le préfet d'Alger, morceau qui, par une heureuse idée, se trouve être du même dessin qu'un des plus beaux échantillons de l'industrie lyonnaise à l'exposition, et semble coupé dans la même pièce : rien donc de plus facile à vérifier.

A ce sujet si plein d'intérêt pour l'Algérie, je ne puis taire un fait bien grave qui se passe en ce moment, et qui préoccupe au plus haut point l'industrie séricicole ; je veux parler de la race des vers à soie dite Race-Brunski, du nom de son créateur, M. le major de Bonno de Brunski, réfugié polonais, homme de la plus haute distinction, qui s'occupe avec succès d'agriculture à Bordeaux depuis 17 ans, et spécialement de l'éducation des vers à soie. Cette belle race ainsi baptisée en 1850 par M. Dumas, alors ministre du commerce et de l'agriculture, donna même lieu de sa part à des ouvertures tendant à en faire l'acquisition pour la France, moyennant 100,000 francs comptant et 10,000 francs de rente viagère au profit de son auteur ; mais les changements si fréquents de nos jours ne permirent pas d'y donner suite. Cette race toujours invariablement blanche et croisée *de Syrie, de Sina et de Novi*, après 17 ans d'études et de persévérance, a été primée de 18 médailles par une foule de sociétés savantes et de jury d'encouragement, et notamment par la médaille d'or en 1849. Reconnue parfaitement fixe et constante, ce que constatent un grand nombre de procès-verbaux d'enquête, elle se recommande surtout par l'éclat de sa blancheur, son cristallin, sa force, la santé vigoureuse de ses vers jamais malades, et surtout par la richesse de ses cocons, filant le double des autres soies, c'est-à-dire 1,000 mètres et plus, au lieu de 5 à 600.

Témoin chaque jour de l'admiration qu'inspirait cette magnifique soie, placée précisément à côté de nos produits, je me réjouissais pour l'Algérie, de voir arriver l'époque où rien ne pourrait plus mettre obstacle à la propagation de cette belle race. En effet, M. le major Brunski ne semblait plus attendre, pour la livrer à l'industrie, que cette grande et dernière manifestation de supériorité qu'il avait acquise sans conteste, en un mot ce dernier cachet de noblesse industrielle que devait lui donner l'exposition de 1851.

Maintenant qu'est-il arrivé ? Par quelle circonstance a-t-il subitement perdu l'espoir qu'il caressait depuis si longtemps, celui de céder à la France le fruit de ses travaux, au moyen d'un traité digne d'elle et de lui ? C'est ce qu'il ne m'appartient pas de rechercher. Toujours est-il que le fait existe, qu'il n'est que trop réel, et d'ailleurs trop ouvertement connu, pour qu'il y ait indiscrétion de ma part à vous en parler. Vous le révéler me paraît même un devoir ; car peut être sommes-nous à la veille de voir l'industrie séricicole étrangère s'enrichir d'une race, pour laquelle les offres les plus brillantes sont faites au major Brunski, offres qu'il a repoussées jusqu'à ce jour; mais qu'il sera peut-être forcé d'accepter en désespoir de cause, et la douleur au cœur, d'avoir en vain travaillé pendant 17 ans pour la France, sa patrie adoptive, si le gouvernement ne se hâte de lui assurer la possession de cette magnifique race.

C'est donc la pensée pleine des dangers qui menacent notre industrie séricicole, et qui peuvent se traduire bientôt par des millions de différence pour elle, si l'industrie étrangère parvient à jeter ces belles soies sur nos marchés, que j'ai cru devoir vous faire entendre ce cri d'alarme sur une question si intéressante pour l'Algérie. En effet, il en est peu qui me paraissent plus dignesde votre attention comme de celle de toutes les Chambres de commnrce de France. A cet égard même, vous pouvez être assurés des sympathies du Gouvernement, car M. le général Daumas, directeur des affaires de l'Algérie, que j'ai eu l'honneur d'en entretenir, s'est vivement ému ; et vous savez ce que nous devons espérer de son dévouement à la colonie.

Coton.

J'aborde encore ici une question toute palpitante d'intérêt, puisqu'elle seule, depuis un demi siècle, a pu suspendre le glaive entre deux grands peuples rivaux. C'est vous dire avec quelle sollicitude nos cotons ont été examinés par les Anglais, si bon juges en pareille ma-

tière, et si désireux de voir s'alléger la servitude à laquelle ils sont soumis. Nos cotons *Jumel* les ont étonnés par leur douceur; nos cotons *Georgie*, longue soie, ont été trouvés très beaux par les Américains eux-mêmes, à tel point que l'un d'eux, ne craignit pas de dire un jour à notre représentant, M. Bouvy : *Que le pays qui avait produit cettte matière était un pays fortuné.* Produisons donc sans crainte de la concurrence, puisque nos premiers essais sont presque des coups de maître, et nous valentune telle appréciation ; puisque la consommation toujours croissante ne peut nous faire défaut, en face même de la production des Indes et du Bengale, que l'Angleterre encourage avec tant d'ardeur, mais dont la qualité est reconnue si inférieure à la nôtre.

Phénomène remarquable! Ainsi les Indes, qu'il y a à peine un quart de siècle exportaient une immense quantité de cotons ouvrés, non-seulement n'en exportent plus, mais maintenant les envoient en laines à la Métropole et les en retirent ouvrés et même seulement filés, tant est grande en Angleterre la puissance du mécanisme.

M. le ministre de la Guerre ne pouvait avoir eu une plus heureuse pensée que de faire figurer noscotons filés à l'exposition. Ces spécimens provenant de la filature de Lille, ont intéressé bien des yeux exercés, et donné la mesure du rang que nos cotons prendront bientôt dans l'industrie.

Je n'oublierai pas non plus de mentionner ici l'opinion d'une de nos premières villes manufacturières, de la ville de Troyes, où m'avaient attiré des affections de famille. Sachant que M. le préfet d'Alger y avait envoyé quelques kilogrammes à l'essai, je me suis empressé de voir M. Fontaine, président de la Chambre de commerce, et l'un des hommes les plus éminentsde l'industrie Troyenne. Le premier envoi avait été trop insuffisant pour le travailler; mais un deuxième de 75 kilogrammes, qu'il venait de recevoir, allait lui permettre de s'en occuper. Je ne saurais vous dire avec quel intérêt patriotique et intelligent il accepte cette mission de concert avec plusieurs industrils de Troyes, qui vont se mettre à l'œuvre, et ne tarderont pas à nous envoyer nos cotons, non-seulement filés, mais ouvrés sous diverses formes. L'un d'eux m'a paru surtout frappé de la douceur de nos *Jumel*, qu'il trouve supérieurs à ceux d'Egypte, beaucoup plus durs, suivant lui, que les nôtres, et croit que nous devons nous attacher de préférence à cette sorte. Au reste les essais de ces messieurs ne tarderont pas à vous fixer.

Chargé par vous, Messieurs, de rechercher la meilleure machine à égrener le coton, je n'en ai trouvé à l'exposition qu'une seule, provenant des Etats-Unis ; malheureusement aucun document ne l'accompagnant, je n'ai pu m'en rendre un compte exact. Cette machine achetée par M. Samoylof, commissaire russe, à l'exposition, est composée de cinquante scies circulaires, noyées aux trois quarts dans des rainures, à travers lesquelles elles entraînent dans leur révolution le coton, dont une série de brosses, les débarassent; et ce, sans entraîner la graine, qui tombe en arrière ainsi dépouillée de sa soie. Son prix est de 200 dollars, ou 1,000 fr, à raison de 4 dollars par scie, et elle exige trois chevaux de force. Celles de seize à vingt scies, peuvent être mues par un seul homme, au moyen d'un volant. Au reste, il en existe une de même origine au Conservatoire des Arts-et-Métiers à Paris, beaucoup plus simple sans doute, mais qui à l'inspection m'a semblé devoir remplir le même but.

Tabacs.

Nos tabacs ont été généralement estimés, et ne pouvaient être mieux présentés par nos colons ; les cigares particulièrement ont fait bien des envieux sous leur vitrine. L'Angleterre emploie principalement le Havane ou le Turquie, dit tabac sultan; le prix de ce dernier, inférieur du reste à nos échantillons, est de 1 schelling, soit f. 1, 25 c. la livre. Les droits d'entrée pour le tabac en feuilles sont de 3 schellings et en cigares de 6 schellings, plus 5 p. 0|0. Il est donc probable que dans l'état le marché anglais ne peut nous servir d'écoulement, surtout en face des besoins de la France, et des ressources qu'elle nous offre.

Cochenille ;

Parmi nos produits, la cochenille est un de ceux qui ont fait le plus d'impression. Jugée devant moi par plusieurs connaisseurs comme égale aux Canaries, — la Zacatille bien entendu, -- elle est très-supérieure aux Ondouras, malheureusement la grande production de cette colonie, qui est montée, l'année dernière, à 11,000 sacs, a fait baisser le prix à 5 schellings, soit 6 fr. 25 c. la livre; mais leur infériorité doit pleinement rassurer nos colons, qui doivent être sûrs de trouver une précieuse ressource dans cette culture. La feuille de nopal, couverte d'une treinaine de cochenilles vivantes qu'e m'avait confiée M. Boyer, et que j'ai pu parvenir à conserver saines et sauves jusqu'à l'exposition, y a intéressé plus d'un curieux, dont un grand nombre ne se doutait guère de quel règne nous provenait cette belle et riche couleur.

Huiles.

Est-il nécessaire de vous dire si cette source féconde d'avenir colonial nous a été enviée ! En effet, bien des mains ont manié nos flacons, bien des yeux ont plongé dans leur contenu et admiré sa limpidité. Espérons donc qu'un jour viendra où nos huiles d'Algérie pourront faire concurrence pour la table aux huiles de Lucques, d'où l'Angleterre les tire presqu'exclusivement jusqu'au prix de 60 livres, soit 1,500 fr. la tonne.

Nos huiles non clarifiées lui conviendraient mieux ; mais au prix actuel, je doute qu'elles puissent trouver chez elle un écoulement facile. En effet, les huiles du Levant dites Gallipoli, lui reviennent rendues à 1 schilling ou f., 1, 25 c. le litre, et beaucoup plus grasses que les nôtres, elles y sont préférées à toute autre pour les draps, comme huiles à fabriquer.

Celles d'arachides et de sézame, pour la même destination, y sont très demandées en ce moment, et s'y vendraient jusqu'à 10 livres, soit F. 250 la tonne.

Tourteaux.

Nos tourteaux y seraient certainement très recherchés, à en juger par les questions qui m'ont été faites. Ceux de colza se vendent en ce moment :

1re qualité	6 liv. 5 sc.	à	6 liv. 10 sc.	soit 156 fr. 25	à	162 fr. 50 c.
2e Id.	5		10	6	soit 137	50 à 150

la tonne rendue à quai, soit en moyenne 13 fr. 75 c. à 16 fr. 25 c. les 0[0 kilogrammes. Nos tourteaux d'olives étant plus gras, leur seraient nécessairement supérieurs ; mais ils devraient être d'une sécheresse convenable pour éviter la fermentation ou le déchet, pour lesquels il est d'usage à Londres d'xiger une garantie de 7 à 8 0[0 du vendeur.

Laines.

Nul ne doute que nos laines ne puissent bientôt se placer en Angleterre, où, malgré ses nouvelles sources de production, la fabrication prend chaque jour un plus grand développement ; mais il importe que nous sachions en améliorer, non-seulement la qualité, mais le triage dont le défaut seul leur enlève souvent la moitié du prix. En effet, nous allons avoir bientôt fort à lutter. La Nouvelle-Zélande, née d'hier, compte déjà ses envois par milliers de balles. L'Australie qui ne fournissait, il y a 3 ans, que 7,000 balles, en a donné 78,000 l'année dernière, et en promet 100,000 pour cette année ; aussi, cette dernière contrée compte-t-elle déjà 7 à 8 millions de bêtes ovines; Mais, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que parmi ces laines, il en est d'une qualité parfaite, et qui rivalisent tellement avec les laines de Saxe, que ces dernières sont déjà presque abandonnées ; en sorte que nos fabricants même de Sédan, commencent à s'approvisionner de laines d'Australie sur les marchés anglais, où les prix varient de 1 à 3 schellings et demi, soit : F. 1, 25 c. à F 4, 35 c. la livre, suivant la qualité.

Admirable effet des dispositions de la Providence qui fait surgir à son gré de nouvelles sources de produits, pour distribuer aux uns le superflu des autres, et donne ainsi, aux Peuples dans l'enfance, comme à leurs aînés, la meilleure leçon de fraternité universelle, en leur apprenant leur dépendance réciproque !

Garance.

Nos garances ont surpris en raison de la sécheresse de notre sol; cependant, quoique les échantillons exposés aient été trouvés un peu maigres,— sans doute parce qu'ils étaient trop jeunes,— ils m'ont paru jugés d'une qualité qui promet, et qui doit nous engager à pousser cette culture dans les lieux qui lui conviennent. Témoins certaines localités du midi de la France où le défaut d'eau n'en arrête pas le progrès, et prouve suffisamment que l'arrosage n'en est pas une des conditions essentielles. N'oublions pas que cette culture enrichit chaque année le seul département de Vaucluse de près de 40 millions.

Les garances se vendent principalement à Manchester et à Glascow. Celles du Levant, auxquelles nos échantillons peuvent être assimilés, ainsi que celles d'Espagne et de Russie, varient de 1 livre 1|2 à 2 livres ou 37 fr. 50 c. à 50 fr. les 50 kilogrammes. Hors de comparaison par leur supériorité, celles d'Avignon y sont toujours les plus recherchées.

Cuirs.

Il me paraît douteux que nous puissions trouver un débouché avantageux de cet article en Angleterre ; car les Buénos-Ayres par leur belle nature et leur fort échantillon devront longtemps encore effacer les nôtres. Voici d'ailleurs les prix des cuirs de diverses provenances étrangères.

Bœufs et vaches de la côte d'Afrique	secs, 3 Pes 1|2 à 6 Pes 1|2, soit : fr. 0,35 c. à fr, 0,65 c. la liv.
Id. de Buénos-Ayres	secs, 5 Pes 1|2 à 6 Pes 1|2, soit : fr. 0,55 c. à fr. 0,65 c. id.
	salés, 3 Pes 1|2 à 4 Pes 1|2, soit : fr. 0.35 c. à fr. 0,40 c. id.
Moutons de Mogador	salés, de 12 à 16 sch., soit : fr. 15 à 32, 50 la douzaine.
Chèvres id.	salés, de 10 à 20 sch., soit : 12, 50 à fr. 25 id.

Sparterie.

La sparterie est à peine connue en Angleterre, ou tout cependant me porte à croire qu'elle se vendrait avantageusement. L'abondance de cette matière dans les environs d'Arzew, où la récolte n'en serait pas plus difficile qu'en Espagne, m'a engagé à des recherches qui m'ont confirmé dans cette pensée. En effet, comment ne trouverait-on pas avantageusement parti de cet article dans un pays où l'on fait une si immense consommation de cordages, que l'on fabrique même avec la bourre de noix de coco, et où les plus basses matières en ce genre se vendent jusqu'à 15 et 20 livres ou fr. 375 à fr. 500 la tonne, soit fr. 50 le 100 kilogrammes ; ce serait une tentative intéressante à faire.

Conserves à l'huile.

Les premiers essais de cette industrie à Alger, en sardines et thon mariné, et dont les échantillons figurent à notre exposition, ont été beaucoup encouragées. J'ai cependant été surpris du bas prix des boîtes ordinaires des sardines de Nantes et du Mans, que j'ai vues cotées seulement de 9 à 12 schellings ou fr. 11,25 à fr. 15 la douzaine, et ai craint un instant que cette concurrence ne laissât peu de marge à notre fabrique ; mais nul ne doute que la longue durée de la pêche sur nos côtes et son abondance, ainsi que les besoins toujours croissants de la marine au long cours, ne nous permettent bientôt de lutter avec avantage, et ne ménagent un bel avenir à cette industrie naissante.

Céréales.

J'arrive, Messieurs, à nos céréales, à cette branche si importante de notre avenir agricole et commercial. Vous avez vu nos échantillons, c'est vous dire assez si nos blés, nos orges et nos farines ont été admirés ; le fait est qu'ils le cèdent à peine à leur plus beaux similaires d'Europe et d'Amérique. Mais aux prix actuels des marchés, vous ne serez pas surpris qu'il n'y ait rien à faire pour le moment, l'abondance générale ayant presque partout nivelé les prix de ces denrées. Celui seul des blés pour semence est presque illimité. Il varie depuis 38 schellings jusqu'à 60 schellings, soit : F. 47 50 à F. 75, le quarter de 288 litres. Le blé du commerce varie maintenant de 30 à 38 schellings, soit : F. 37 50 à F. 47 50, même mesure. Le quarter est divisé en huits boochels ou boisseaux de 63 livres anglaises l'un, ou environ 30 kilogrammes ; aussi les marchés se font-ils toujours à raison de 60 livres le boisseau.

Le prix des orges varie de 21 à 24 schellings, soit F 26 25 à F. 30 le quarter. L'échantillon qui m'avait été confié par votre honorable Président a été estimé 21 schellings, soit : F. 26 25, toujours le quarter de 288 litres. Il résulte donc de ces prix, — que les nôtres dépassent aujourd'hui, — que nous n'avons pas à songer, pour le moment, à des opérations de cette nature avec l'Angleterre ; mais du moins sommes-nous assurés que, le jour arrivé, nos céréales sauront y trouver place, car elles y sont connues et appréciées.

Outils aratoires.

Rien n'égale à l'Exposition le luxe et la richesse de la collection Anglaise en ce genre, et que contient à peine une salle de 500 mètres de longueur sur 25 à 30 de largeur. Depuis la machine à vapeur jusqu'au dernier des instruments aratoires, car il n'est pas maintenant de ferme importante qui n'ait sa machine de 4 à 6 chevaux, soit pour battre, moudre, concasser les grains, couper les racines, etc., on ne saurait se faire une idée du nombre incroyable d'instruments employés en agriculture, non-seulement pour travailler la terre, la défoncer, la déchirer, la diviser, la nettoyer, briser ses mottes, mais encore pour semer, récolter et préparer ses produits. En un mot, la machine a envahi les champs en Angleterre, où il est de principe maintenant, qu'elle seule doit faire les travaux légers et de superficie, et que la main de l'homme doit être réservée pour les travaux de profondeur en agriculture. Je n'entreprendrai pas de vous signaler, parmi cette innombrable série d'instruments, ceux qui m'ont le plus frappé, car j'aurais trop à faire ; et d'ailleurs quelques prospectus que j'aurai l'honneur de vous remettre le feront beaucoup mieux que moi. Toutefois, je doute que ces machines, faites et employées pour des cultures avancées, puissent convenir aux nôtres, qui le sont encore si peu, et supporter les frais et droits d'importation qu'elles entraîneraient.

Concours de charrues.

Ce concours ayant été fixé à Humslaw, village situé à 25 milles de Londres, j'ai assisté à cette expérience intéressante, où 50 charrues de diverses nations ont fonctionné sous les yeux du Jury de l'Exposition. Celle d'André Jean, notre compatriote, si connue pour les défrichements, et conduite par un seul homme et 2 chevaux, s'est fait remarquer par la rigidité de sa marche et la profondeur de ses sillons, — de 9 pouces environ, — dans un terrain sec et argilo-siliceux. D'autres l'ont suivie avec plus ou moins de succès; mais les charrues anglaises et américaines, particulièrement ces dernières, m'ont paru l'emporter par leur coupe intelligente, leur force et leur légèreté tout à la fois, comme par leur bon marché. Aussi M. Moll, présent à cette expérience, comme membre du Jury, frappé de leur qualité, se propose-t-il de faire l'acquisition de quelques-unes de ces charrues pour le conservatoire des Arts-et-Métiers, où on ne tardera pas à pouvoir les juger.

Concours de Bestiaux.

Un autre concours, non moins intéressant, me conduisit à Windsor où eut lieu l'exposition des plus beaux sujets des races chevaline, bovine, ovine et porcine; plus de 2,000 têtes de ces diverses espèces, les plus belles des trois Royaumes, s'y trouvaient alors réunies. Je chercherais en vain à vous peindre l'ampleur et la beauté de leurs formes, que les Anglais savent développer avec tant d'intelligence, dans leurs parties les plus propres au travail et à l'alimentation; en sorte qu'on peut dire d'eux qu'ils fabriquent les formes et la chair de leurs bestiaux, comme ils savent fabriquer le fer et l'acier. En effet, à quoi bon pour eux, ces têtes, ces cornes, ces os monstrueux, ces fanons inutiles, qui se nourrissent aux dépens des parties plus utiles? Ils réduisent donc et pétrissent à leur gré toute cette charpente osseuse, et cornes et fanons disparaissent à la longue, par des croisements intelligents et à force d'étude et de persévérance.

Ainsi rivalisent de beauté, chacune dans son genre, les magnifiqnes races bovines de Devon, de Sgotgh, de Durham et d'Hereford. Ainsi des trois autres races agricoles, chevaline, ovine et porcine, amenées également à une perfection de grosseur et de formes admirables, mais qu'il deviendrait fastidieux ici de vous détailler.

Admirables résultats! dûs à la patience et au dévouement de Backwel, que ses longs et coûteux essais ruinèrent, mais que son gouvernement ne crut pas trop récompenser par une don de 50,000 livres sterlings.

Résumé.

Permettez-moi, Messieurs, de ne pas terminer ce rapport, sans jeter un dernier coup-d'œil sur ce palais gigantesque de l'industrie du monde. Comment, en effet, se défendre de payer son tribut d'admiration à cet accord unique dans les annales de l'histoire, qui a réuni tous les peuples à ce mangifique tournoi, où l'on a vu chacun d'eux, déposant tout esprit de nationalité, venir jouer glorieusement sa partie, s'éclairer, se confondre et puiser les meilleurs principes d'émulation, de concorde et de paix.

En résumé, Messieurs, l'exposition universelle de Londres aura été non-seulement un évenement heureux, mais encore un grand enseignement pour le genre humain tout entier.

En effet, à toutes ces Nations diverses, qui sont venu s'y donner la main, elle aura appris à se connaître, à s'estimer, et à comprendre mieux que par les plus éloquentes paroles, les avantages de cette grande union internationale, tant et si noblement poursuivie de nos jours.

A l'Angleterre, elle aura assuré le sceptre du capital, de la persévérance, de l'outillage et du bon marché.

A la France, et sans conteste, celui de l'invention et du goût exquis qui la distinguent; en apprenant à toutes deux ce qui leur manque, et surtout la valeur et la véritable signification d'une bonne et cordiale entente,

Enfin, pour l'Algérie, l'Exposition universelle de 1851 aura été une bonne fortune. Elle était méconnue, décriée, elle vient de s'y faire connaître et réhabiliter. Oui, désormais les yeux et les capitaux sont fixés sur elle; car elle a pris rang parmi les Colonies productives, et le monde entier sait maintenant qu'elle possède autre chose que des peuplades incivilisée, mais des colons actifs, intelligents, qui viennent de faire leurs preuves, et ne demandent qu'à être encouragés. Courage donc encore une fois, persévérance surtout, et l'avenir est à nous!

Quant à moi, Messieurs, l'esprit plein de ce que j'ai vu et retenu, ce n'est pas par de l'enthousiasme que je dois vous traduire l'impression que ce grand spectacle m'a laissé. Je vous dirai mieux, je m'en sens heureux, c'est vous dire assez ma reconnaissance envers

vous pour la mission dont vous avez daigné m'honorer, et combien est grand mon désir d'apprendre si j'ai su justifier votre confiance.

J'ai l'honneur d'être, avec la plus parfaite considération,

Messieurs,

Votre très-humble serviteur,

Signé : L. FLECHEY.

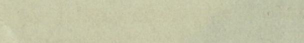
Délégué par la Chambre de Commerce d'Alger, à l'exposition universelle de Londres.

Alger, le 30 septembre 1851.

Certifié conforme :

Le Président de la Chambre de commerce d'Alger.

A. CANTON.



Alger. — Imprimerie Rey, Delavigne et Cie, 37, rue de l'Etat-Major.